JEAN RICHEPIN 1849–1926

La gloire de l’eau

De l’éternelle Isis les seins inépuisés
Offrent toujours leur lait magique à nos baisers.
Les poëtes d’antan ne cherchaient sur les grèves
Qu’un mélancolieux promenoir, pour leurs rêves,
Un écho résonnant à leurs propres sanglots.
Ceux de l’heure présente y cherchent des tableaux,
Mais pour tous ces râcleurs de lyre ou de palette,
La mer n’est qu’un miroir où leur moi se reflète.
D’autres oiseaux, a dit Heine, d’autres chansons !
Aussi nous, les rimeurs de demain, nous pensons
Que la Nature a sa figure personnelle.
Qu’il ne faut pas toujours nous admirer en elle.
Et qu’à la contempler sans nous voir au travers
On peut trouver profit et plaisir et beaux vers.
Nous voulons pénétrer les effets et les causes.
Suivre les éléments dans leurs métempsychoses
Sous les êtres divers qu’ils font et qu’ils défont.
La surface nous plaît, mais plus encor le fond.
Et laissant les rêveurs aboyer aux étoiles,
Laissant les descriptifs colorier leurs toiles,
Nous estimons que pour chanter ce tout vivant
C’est peu d’être poëte, il faut être savant.
C’est ainsi que pensaient d’ailleurs aux premiers âges
Nos aïeux, à la fois des chantres et des sages,
Poëtes, certes, mais philosophes aussi,
Vyasa, Valmiki dans l’Inde, Firdousi
Dans la Perse, Hésiode, Orphée, Homère en Grèce,
Et parmi les Latins Virgile après Lucrèce.
De la science obscure ils mettaient les secrets
Dans leurs vers ciselés en précieux coffrets.
Tout resplendissants d’or, tout parfumés d’essences.
Le rhythme est le meilleur gardien des connaissances.

Et peut-être qu'un jour d'autres humanités,
En fouillant les débris qui furent nos cités.
Ne sauront le Credo dont notre âge s'honore
Que par quelque poëme à la rime sonore.
Je suis un songe-creux ? Peut-être. En attendant,
Mes frères, travaillons dans cet espoir ardent.
Ne nous attardons pas aux phrases pour les phrases.
Oui, diamants, rubis, saphirs et chrysoprases,
Employons-les pour en illuminer les mots.
Et que nos vers soient des joyaux, soient des émaux,
Soient des flacons brodés d'arabesques fleuries ;
Mais dans ces beaux flacons aux flancs de pierreries
Versons, comme faisaient les sages nos aïeux,
Un vin pur qui plus tard devienne du vin vieux,
Et puisse aux temps futurs, si nous en sommes dignes,
Témoigner du bouquet qu'eut le sang de nos vignes.

*

Béni soit le gouffre amer
De la mer !
Louange à la vase immonde
Qu'elle fut au jour premier.
Saint fumier
D'où sort en fleurs notre monde !

Longtemps le globe avait dû,
Bloc fondu
Gros de vapeurs et d'effluves,
N'avoir pour forme et pour but
Que le rut
Des Etnas et des Vésuves.

Longtemps l’orbe aérien
Ne fut rien
Sur ces laves refroidies
Qu’un tas de gaz allumé
Consumé
Par ses propres incendies.

Seul le minéral pouvait,
Pour chevet
Où reposer à son aise,
Prendre ces débris craquants
De volcans
À l’haleine de fournaise.

Seuls, buvant l’air sulfureux
Fait pour eux,
Les rocs monstrueux et chauves
Montraient dans ces entonnoirs
Leurs nez noirs
Comme des mufles de fauves.

Mais sous les feux dévorants,
Aux torrents
De fracas et d’épouvante,
Ne pouvait s’organiser
Le baiser
De la cellule vivante.

Enfin, deux gaz en un point
Ont rejoint
Leur fraternelle accordance,
Et dans ces brouillards de poix
Par son poids
Voici l’eau qui se condense.

C’est un nuage flottant
Qui s’étend.
L’atmosphère se contracte.
Puis, d’un flux torrentiel,
Choit du ciel
Une averse en cataracte.

Longtemps, longtemps, au toucher
Du rocher
Plein de feu dans chaque pore,
L’eau qui tombe, au même instant
Remontant,
En poussière s’évapore

Mais, en remontant aussi,
Épaissi
Son corps se reforme en nue,
Et du vaste réservoir
À pleuvoir
Sans trêve elle continue.

Longtemps, longtemps, très longtemps,
Combattants
Aux renaissantes menaces,
L’eau plus forte peu à peu
Et le feu
Luttèrent ainsi, tenaces.

Mais le brûlant séraphin
Dut enfin
Éteindre les étincelles
De ses rouges étendards
Sous les dards
De l’archange aux froides ailes ;

Et l'archange, se couchant
Sur ce champ
De victoire et de bataille,
De son corps fluide emplit
Ce grand lit,
Ce grand lit fait à sa taille.

C'est la mer, la mer sans bord.
Qui d'abord
Recouvrit toute la terre,
L'onde aux flots universels
Où les sels
S'accouplaient dans le mystère.

C'est au fond de ce creuset
Que cuisait
En bouillonnements funèbres
L'être inconscient encor
De l'essor
Sous un chaos de ténèbres.

Parmi les débris fumants
D'éléments
Amalgamés par la flamme,
Aux atomes qu'elle unit
Dans son nid
C'est elle qui donna l'âme.

C'est en elle, dans ses flots,
Qu'est éclos
L'amour commençant son ère
Par l'obscur protoplasma
Qui forma
La cellule et la monère.

Béni soit le gouffre amer
De la mer !
Louange à la vase immonde
Qu'elle fut au jour premier,
Saint fumier
D'où sort en fleurs notre monde

*

Comment dans cette vase aux clapotements mous
Où les derniers volcans soulevaient des remous,
Comment sous l'action et les forces amies
Du soleil, des foyers souterrains, des chimies,
Du temps, comment a pu s'opérer en un point
Cette genèse, c'est ce que l'un ne sait point.
Des corps simples à la cellule, à la monère,
Par quels chemins passa la substance ternaire,
Puis quaternaire, pour s'albuminoïder
Et s'agréger, vivante, on n'en peut décider.
Le carbone de l'air, alors en abondance
Dans l'atmosphère encore irrespirable et dense.
Avec les gaz de l'eau d'abord combina-t-il
Ou l'âcre ammoniaque ou l'azote subtil ?
Ou bien est-ce plutôt par le cyanogène
Que se noua l'anneau primitif de la chaîne,
Gaz instable, mobile et propice aux hymens ?
La science n'a pas éclairé ces chemins.
Mais un point lumineux dans cette ombre douteuse,
C'est que de ces hymens l'eau fut l'entremetteuse,
Et qu'il fallut son lit ouvert à tous les vents
Pour engendrer enfin les premiers corps vivants.
Aujourd'hui même encor, comme en ce temps antique,
On a pu la surprendre au fond de l'Atlantique
En pleine éclosion du germe originel
Ayant pour dernier fruit l'organisme charnel,
Embryon de ce qui plus tard doit être un homme.
Un être existe là, que la science nomme

Bathybius, un être informe, sans couleur,
Une larve plutôt qu'un être, une pâleur
Encor plus qu'une larve, une ombre clandestine,
Semblable à du blanc d'œuf, à de la gélatine,
Quelque chose de vague et d'indéterminé.
Ce presque rien, pourtant, il existe. Il est né,
Il se nourrit, respire, et marche et se contracte,
Et multiplie, et c'est de la matière en acte.
Sous le plus simple aspect, sans créments superflus.
C'est du protoplasma vivant, et rien de plus.
Qu'un fragment de ce corps s'en détache, et que l'onde
En transporte autre part la bribe vagabonde,
À ce nouveau milieu cet obscur ouvrier
D'une forme nouvelle ira s'approprier.
D'amorphe il deviendra fini. C'est une sphère.
De ce rien qu'il était, déjà comme il diffère !
Il évolue encor, se centre, en même temps
Allonge autour de lui des filaments flottants.
Sont-ce des membres ? Oui. Mieux, même : des organes.
Et la vie à présent avec tous ses arcanes
Peut s'épandre, grandir, se différencier,
Et, partant de cet humble et vague devancier,
Racine d'où jaillit l'arbre de nos ancêtres,
Gravir tous les degrés de l'échelle des êtres.
Ô vie, ô flot montant et grondant, je te vois
Produire l'animal, plante et bête à la fois,
Te transformer sans fin depuis ces anciens types,
Devenir l'infusoire, entrer dans les polypes,
Monter toujours, des corps multiplier l'essaim.
Être, sans t'y fixer, l'astérie et l'oursin,
Pétrifiée un temps au lis de l'encrinite,
Repartir en nautile, évoquer l'ammonite.
Et du céphalopode évoluer devers
L'innombrable tribu d'anélides des vers.
Monter toujours, sans faire un seul pas inutile,
Jusqu'au plésiosaure engendré du reptile,
Lui donner du lézard le sternum cuirassé.

Dans ses pattes déjà rêver le cétacé,
Puis au ptérodactyle ouvrir l'essor d'une aile,
Monter, monter toujours dans l'onde maternelle,
Monter de cette ébauche au narval, au dauphin.
Au phoque, à la baleine, au mammifère enfin,
Et dans ce mammifère achever ton ouvrage
Par ces fils derniers nés qui jusques à notre âge
De rameaux en rameaux auront pour floraison
L'homme droit sur ses pieds et fort de sa raison.

*

Ce que la science imagine,
Homme, n'en sois pas offensé !
Plus humble fut ton origine,
Plus haut ton vol s'est élancé.

Laisse aux mystiques théories
L'hypothèse d'un ciel perdu,
Où de tes mains endolories
Tu frappes sans être entendu,

Où vainement ton rêve espère
Retrouver l'ancien Paradis
Duquel Dieu comme un mauvais père
A chassé ses enfants maudits.

Oui, je sais, dans cette naissance
Illustre ton cœur se complaît.
Te croire de divine essence.
Même déchu, même incomplet,

Cela, penses-tu, te rehausse :
C'est ton titre, c'est ton blason.
Eh bien ! non. Conclusion fausse.
Ta vanité n'a pas raison.

Être un demi-dieu dont la chute
Va chaque jour se dégradant,
D'ange devenir presque brute,
Voilà ton vœu le plus ardent.

Quoi ! c'est un sort digne d'envie ?
Non, non. Et combien celui-là
Où la science te convie
Est plus superbe ! Écoute-la.

Pour venir à nous la matière
A dû par coups multipliés
Engloutir comme un cimetière
Des corps, des êtres, par milliers.

À travers ses métamorphoses
Tous ces êtres dont nous sortons
Contre les tourbillons des causes
Luttaient, éperdus, à tâtons.

Se façonnant aux circonstances,
Aux chocs, aux besoins, aux milieux,
Mais toujours en efforts intenses
Toujours en marche vers le mieux.

Ô marche auguste et triomphale !
Ces ténèbres où nous passions,
Est-ce donc ça qui nous ravale.
Ou les vieilles damnations ?

Lequel vaut mieux pour une race.
D'avoir son germe dans le lit
Ou d'un vilain qui se décrasse,
Ou d'un noble qui s'avilit ?

Quel est donc le lot le moins sombre,
Quel est le destin le plus grand,
D'être le feu qui sort de l'ombre
Ou celui que l'ombre reprend ?

Et si l'orgueil trouve son compte
À quelque chose, n'est-ce pas
À cette escalade qui monte
Du ver à l'homme, pas à pas ?

L'antique genèse illusoire
A-t-elle autant de majesté
Que ces combats de l'infusoire
À l'assaut de l'humanité ?

Homme, relève donc la tête
Vers ton passé ; ne rougis point
D'avoir pour ancêtre la bête
Et même moins encor, ce point

Perdu sous la mer primitive,
Où jadis mécaniquement
Se forma la cellule active
Par un chimique accouplement.

Le connaître, en la nuit épaisse
Avoir retrouvé ce chemin.
C'est la gloire de notre espèce.
C'est la fleur de l'orgueil humain.

C'est le prix de sa patience,
De ses vœux enfin entendus,
C'est vraiment l'arbre de science
Nous livrant ses fruits défendus.

C'est la rédemption nouvelle
Qui nous redresse les genoux.
C'est le grand Tout qui se révèle
En prenant conscience en nous,

C'est l'apothéose où s'exalte
Son passé dans notre présent,
Cependant que nous faisons halte
Sur cette cime en nous disant :

Partis des atomes infimes
Pour gravir jusqu'à ces hauteurs,
C'est donc nous-mêmes qui nous fîmes,
Et nous sommes nos créateurs !

*

Mais que l'humanité triomphatrice,
Se rappelant ainsi ses premiers pas,
Sache bien que la mer fut sa matrice.

En nous glorifiant n'oublions pas
Que notre apothéose est née en elle.
Homme victorieux, ver qui rampas,

Souviens-toi, papillon, malgré ton aile,
D'avoir été chenille, et dans tes chants
Mets toujours la mer sainte et maternelle !

N'accuse point ses flots d'être méchants,
Et parce qu'autrefois sous les déluges
Ils ont enseveli tes murs, tes champs,

N'exile pas loin d'eux tes pas transfuges.
Aime-les. Reste auprès de ton berceau.
Quoi ! la mer est ta mère, et tu la juges !

Mais, comme à ton aïeul le vermisseau,
Elle t'est toujours bonne et nécessaire.
Ton présent, ton futur, portent son sceau.

Homme, contemple-la d'un cœur sincère,
Et tu verras qu'elle est l'ange gardien
De la terre où tu vis et qu'elle enserre.

Du flux de l'Atlantique au flux indien,
C'est les migrations que font ses ondes
Qui te donnent ton pain quotidien.

C’est grâce à leurs vapeurs que sont fécondes
Les plaines où tu vas semant ton grain.
Regarde-les passer, ces vagabondes,

Bienfaisantes enfants de l’air marin ;
Regarde et bénis-les, coûte que coûte,
Même rendant obscur le ciel serein ;

Bénis-les, bénis-les dans chaque goutte :
Car pour toi chaque goutte est un cadeau :
Et pour mieux les bénir, entends, écoute

Ce que chante en passant la goutte d’eau.

*

Cette goutte, d’abord, voici comme elle est née.
Tu la comprendras mieux, sachant sa destinée.
La mer est l’alambic d’où jaillit son éveil.
Cet alambic, chauffé par les rais de soleil
Qui lui dardent d’aplomb leur flamme incendiaire,
Présente à ce foyer l’équateur pour chaudière.
Les hauts confins de l’air en sont le chapiteau,
Où monte la vapeur s’exhalant de cette eau.
Elle y pourrait planer, puis tomber de ce faîte.
Mais du sûr alambic la figure est parfaite.
Les pôles, les sommets, sont ses réfrigérants.
Ses récipients sont les glaciers, les torrents
Et les lacs endormis dans le creux des vallées.
Ainsi des flots amers les ondes dessalées
Se distillent sans cesse et font ces gouttes d’eau.
Qui sont d’abord nuage au mobile rideau
D’où la pluie en tombant fertilise les graines.
Puis infiltrations et sources souterraines,
Puis ruisselets chanteurs, puis ruisseaux tortueux.
Puis rivières, enfin fleuves majestueux
Dont le cours lentement par les champs se déroule
Et dont les flots grossis, entraînant dans leur houle

Les sels du sol poudreux et du roc écrêté,
S'en vont rendre à la mer plus qu'elle n'a prêté.
Plus, et moins toutefois. Car ce qu'elle prête, elle,
C'est sa force sans fin, sa jeunesse immortelle,
Son cœur purifiant où toute mort renaît.
Oui, l'eau douce qui court sur notre globe en est
Comme le sang. Ce sang circule dans les terres
Par les fleuves, par les rivières, ces artères
Que les membres du sol sentent fluer en eux.
Mais le sang lourd, au bout de sa course, est veineux.
Fait pour battre et courir, son épaisseur le gêne.
Noir, il a besoin d'air, il a soif d'oxygène.
C'est seulement au cœur qu'il peut, ressuscité,
Reconquérir sa pourpre et sa limpidité.
Or peut-être, après tout, que ce n'est pas démence
De voir dans notre globe un animal immense.
Encore inconscient sans doute, mais vivant,
Ayant pour corps la terre, et pour souffle le vent,
Et pour poils les forêts, et pour cri la tempête ;
Et si, vivante ainsi, la gigantesque bête
A des veines où roule un sang plein de vigueur.
L'eau n'est rien que ce sang, la mer en est le cœur.

*

Et maintenant que par l'image
Je t'ai conté la goutte d'eau,
Écoute ça qu'elle ramage.

Ote ce ténébreux bandeau
Dont, parlant de science en rimes,
J'ai dû l'infliger le fardeau.

À me suivre si tu t'escrimes,
Et si pour toi mes rudes vers
Scientifiques sont des crimes,

Songe que dans ces grands bois verts
Et vierges je cherche ma route
Par des sentiers non découverts.

Tu ne m'en voudras point sans doute
Si parfois mon pas s'en ressent.
En retour, pour ta peine, écoute

Ce que l'eau nous chante en passant.

*

De la mer nourricière, ô terre inassouvie,
Je t'apporte le lait dont s'entretient ta vie.

À tes brûlantes soifs qu'elle sait apaiser
J'apporte la fraîcheur de son divin baiser.

Ce baiser qu'en ton sein, pieuse, tu renfermes,
Y fait s'épanouir l'éclosion des germes.

À tous les éléments de ce sein ténébreux
Il se mêle et les force à se mêler entre eux.

Ainsi naissent tes prés aux herbes pullulantes
Où les troupeaux joyeux paissent le suc des plantes.

Ainsi naissent les champs dorés par les moissons
Et tes bois pleins de fleurs, de nids et de chansons.

Ainsi, te bénissant, toute ta géniture
Trouve dans ton giron le gîte et la pâture.

Ainsi le plus aimé de tous tes Benjamins,
L'homme, dans tes trésors peut prendre à pleines mains.

Que d'autres soins encor j'ai pour lui, plus vulgaires,
Mais sans quoi, lui qui s'en croit tant, ne serait guères !

N’est-ce pas moi qui fais de mon poids rassemblé
Se mouvoir les moulins qui farinent son blé ?

Plus forte que cent bras brandis par cent échines,
N’est-ce pas ma vapeur qui trime en ses machines ?

Mais de ces bienfaits-là tes regards sont témoins.
Il en est d’autres, plus secrets, que tu sais moins.

Mes brumes, que le vent roule de son haleine,
Enveloppent ton corps comme un manteau de laine.

Grâce à lui, la chaleur indispensable au sol
Vers l’espace attirant ne peut prendre son vol.

Grâce à lui, le soleil de son feu qui t’accable
Modère, tamisé, l’incendie implacable.

Je t’emprisonne ainsi dans un tiède cachot
Où tu n’as à la fois ni trop froid ni trop chaud.

Si j’ôtais cet écran qui court de place en place,
Tu serais tour à tour ou de braise ou de glace.

De l’équateur ardent aux pôles refroidis
Je mène en deux courants la douceur des midis.

Puis des pôles gelés aux tropiques en flamme
Je ramène l’air frais que ce brasier réclame.

J’arrache aux flancs des rocs et j’entraîne à la mer
Les sels qui rendent sain son élixir amer.

Sans eux, malgré les vents, sa liqueur corrompue
Ne serait qu’un marais croupissant et qui pue.

Si je ne lui portais ce tribut précieux,
Le souffle de la peste emplirait tous vos cieux.

Mais à quoi bon compter ce que je fais encore
Pour toi que je nourris, et protège, et décore ?

Tous tes honneurs, c'est moi qui les ai mérités,
Terre ; car tu ne vis que de mes charités.

Pour que tu sois la terre, ô roc, il faut qu'il pleuve ;
Il te faut l'eau, nuage, et pluie, et source, et fleuve.

Si je te refusais mes larmes que tu bois,
Ton pauvre front tout nu serait chauve de bois ;

Sur tes flancs racornis tes mamelles arides
Se ratatineraient aux crevasses des rides ;

Ta chair s'effiloquant ainsi qu'un oripeau,
Ton squelette en granit viendrait trouer ta peau ;

Et tu ne serais plus, dans la mort endormie,
Que le corps desséché d'une vieille momie.

Mais ne crains rien : je l'aime et tu ne mourras pas.
Le travail que je fais a pour moi trop d'appas !

M'exhaler de la mer, m'envoler vers la nue,
Te baiser, puis rentrer là d'où je suis venue,

C'est plaisir toujours vierge et toujours renaissant
Pour mon âme sans fin qui monte et redescend.

Quand je t'ai pénétrée ainsi par chaque pore,
Je m'écoule, ruisseau ; brouillard, je m'évapore ;

Puis, pour recommencer, ou brouillard, ou ruisseau,
Je retourne avec joie à la mer, mon berceau.

Car tout ce que j'ai dit de moi, c'est d'elle seule
Qu'il faut le dire. Elle est la mère. Elle est l'aïeule.

Elle est la mère où tout revient incessamment,
La mère où tout retrouve un rajeunissement.

Même ton souffle et ta parole, ô bouche humaine.
L'air qui les vaporise à la mer les ramène.

Toutes les eaux, coulants ou voltigeants essaims.
Au bout de leur voyage ont pour ruche ses seins.

Elles y font le miel délicieux et monde
Dont fleurit chaque jour le renouveau du monde.

Ô ruche merveilleuse ! ô seins que je gonflais !
C'est eux qu'il faut chanter. Terre, homme, chantez-les !

Chantez la mer qui fut votre génératrice !
Chantez son eau qui reste encor votre nourrice !

Chantez sa gloire, vous qui faites des chansons
Dont le verbe est parlant mieux que mes vagues sons !

Chantez, vous, les humains, dont les lèvres décloses
Savent dire l'essence et la marche des choses !

Chantez pour vous, et pour l'animal impuissant
Qui n'a pas le secret d'exprimer ce qu'il sent !

Chantez la mer, chantez son hosanna de reine !
Chantez, et qu'en passant mon tourbillon l'entraîne.

Afin que je redise en accents triomphants
À son cœur maternel le cœur de ses enfants !

*

Oui, chantons la mer chérie,
Chantons tous notre patrie,
Notre nid, notre grenier !
Chantons d'un chœur unanime,
Tous, jusqu'à l'être anonyme,
Tous, du premier au dernier !

Car tous nous avons pour elle
La tendresse naturelle
Par laquelle obstinément
Vers celle où l'on prit naissance
Va notre reconnaissance
Comme le fer à l'aimant.

Tous, une habitude douce,
Un obscur instinct, nous pousse
À ne jamais oublier
Qu'avant de voir la lumière
Nous eûmes son eau première
Pour élément familier.

Des réminiscences vagues
Du temps passé sous ses vagues
Vient le goût universel

De toutes les créatures
Pour mêler à leurs pâtures
Cette âme des flots, le sel.

C'est par atavisme encore
Que dans l'œuf, où s'édulcore
Le mucus, tous les têtards,
Tous, et même aussi le nôtre,
Revivent l'un après l'autre
Leurs liquides avatars.

Dans le sein de notre mère,
Chaque passage éphémère
Où, fœtus, nous nous formons
Représente un des passages
Que connut aux anciens âges
Notre être dans les limons.

Ainsi tous, tant que nous sommes,
Les bêtes comme les hommes
Nous rendons à notre insu
Inconscient témoignage
Aux sources de ce lignage
Qui de la mer est issu.

Chantons donc la mer chérie,
Chantons tous notre patrie,
Notre nid, notre grenier !
Chantons d'un chœur unanime,
Tous, jusqu'à l'être anonyme,
Tous, du premier au dernier !

Tous, tous, à la mère antique
Chantons un pieux cantique !
Chantons l'hymne de nos Fois
À l'aïeule vénérée
Qui nous créa, qui nous crée
Aujourd'hui comme autrefois.

Qu'en cet hymne d'harmonie
Saintement soit réunie
Pour baiser ses cheveux blancs
Toute sa famille en fête,
Tous ceux dont la chair est faite
De la sueur de ses flancs !

Tous, les oiseaux de l'espace,
La colombe et le rapace,
Les ruminants aux grands yeux,
Toutes les races mêlées,
Les chanteurs, lyres ailées,
Les poissons silencieux.

Les reptiles nus et chauves,
Les moutons bêlants, les fauves
Dont le cuivre retentit,
L'éléphant et la phalène,
Tous, tous, tous, de la baleine
À l'infiniment petit !

Tous, tous, tous, qu'ils chantent celle
D'où leur vie à tous ruisselle,
Et dans ce chœur d'animaux,

Grand Magnificat physique,
Que leurs cris soient la musique
Dont l'homme écrira les mots !

*

Hélas ! nous aurions beau dans cet hymne superbe
Allumer tous les feux des diamants du verbe,
Y brûler tout l'encens de tous ses encensoirs,
Y prodiguer les fleurs des matins et des soirs,
Y mêler tous les bruits avec tous les murmures,
Depuis les sons furtifs glissant sous les ramures
Qui se content tout bas des contes divaguants,
Jusqu'aux rugissements rauques des ouragans,
Y faire s'envoler sur l'aile du vocable
L'ode expliquant dans un éclair l'inexplicable,
Y fondre en symphonie aux magiques accords
Tous les soupirs de l'âme et tous les cris du corps,
Tout ce qui vibre enfin, et palpite, et s'exprime
Aux incantations du rhythme et de la rime,
Ô mer, nous aurions beau de cet hymne savant

Enfler l'orchestre avec tous les cuivres du vent,
Les cors des brises, les buccins aquilonaires,
Et les tambours et les cymbales des tonnerres,
Et les hautbois des bois, les flûtes des vallons,
Les harpes de l'espace, et tous les violons
Qu'un invisible archet fait pleurer sur les grèves,
Ô mer, nous aurions beau dans le plus fou des rêves
Avec tout le possible et l'impossible aussi
Essayer à pleins cœurs de te chanter ainsi,
Ô mer, mer, tout cela ne dirait pas encore
Ni ta grandeur, ni la grâce qui la décore,
Ni cette majesté qui nous jette à genoux.
Ni tes bontés sans fin qui fleurissent en nous.
Oh ! que chacun plutôt te chante en son langage
Et t'offre à sa façon ses vœux dont l'humble gage
Témoigne seulement de sa sincérité !
Aucun de tes enfants n'aura démérité,
Quelle que soit sa voix obscure et vagissante,
Pourvu qu'au plus profond de lui-même il te sente,
Et pourvu qu'il le dise, homme, simple animal,
Même plante, mais qu'il le dise, bien ou mal.
Pour moi, mettant ici tout ce que j'ai pu mettre,
Domptant l'âpre science aux souplesses du mètre,
Laissant sonner aussi la lyre en liberté,
L'amour que je te dois, ô mer, je l'ai chanté
Avec toute ma force et ma reconnaissance,
J'ai chanté tes beaux flancs où nous prîmes naissance,
Tes flancs toujours féconds et la gloire de l'eau,
Et, près de pendre sur ton autel ce tableau
En ex-voto pieux prouvant ma foi fervente,
Si mon indignité devant toi m'épouvante,
J'ai pour rendre la paix à mon cœur anxieux
La consolation d'avoir fait de mon mieux
Et d'avoir mis ma lèvre en m'abîmant en elle
Aux seins inépuisés de l'Isis éternelle.